Document généré le 23 avr. 2024 12:57

Québec français

Nouveautés

Numéro 65, mars 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45352ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1987). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (65), 12–17.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

romans

l'amour de jeanne
Alice PARIZEAU
Éditions Pierre Tisseyre, Montréal, 1986, 251 p. (12,95 $)

Le journal intime de Zosia - ou Sophie -, jeune adolescente qui confie à ses cahiers presque quotidiennement, sans mentionner cependant aucune date, les avatars de la résistance polonaise lors de la Deuxième Guerre mondiale, continue sous un angle plus intimiste toutefois à relever les malheurs d'un peuple aux prises avec des occupants dont les gestes barbares ne cessent d'étonner.

À peine âgée d'une douzaine d'années, la fille de Jeanne écrit ce qu'elle découvre autour d'elle: la clandestinité et le mensonge du temps de guerre. De la vieille Juive, madame Dorota, accueillie et protégée par sa mère, au fougueux Tomek, qui lui a appris les premiers frissons de l'amour, la naïve Sophie ouvre peu à peu les yeux sur un monde où l'enfance n'est qu'une leurre. En effet, obligés de survivre, les plus jeunes comme les plus âgés doivent s'ingénier à brouiller les pistes de l'ennemi, à bousiller leur stratégie, voire à anéantir complètement leur armée! Cet acharnement patriotique incarné par l'Armée du Pays, sorte de résistance organisée avec le plus d'efficacité possible, aboutit à un combat où plusieurs laissent leur peau. Amenée par les Boches en Allemagne, la jeune diariste peut s'évader grâce à la complicité d'un officier français. Après plusieurs péripéties les unes plus surprenantes que les autres, la jeune fille, désormais en France, apprend la mort de son père, l'aventure de sa mère avec un certain Karol et, surtout, les malheurs de ceux qui sont restés en Pologne, le tout maquillé par des demi-vérités, sinon des mensonges.

À travers la naïveté d'une enfant, d'abord, et, ensuite, la maturité forcée d'une adolescente meurtrie dans ses sentiments les plus intimes, l'auteure a su, par la magie de l'écriture, dénigrer encore une fois la bêtise de la guerre et faire miroiter malgré tout un certain espoir, fût-il assombri par un dénouement extrême, la dépossession de sa patrie.

Yvon BELLEMARE

le coeur découvert
Michel TREMBLAY
Leméac, Montréal, 1986, 318 p. (16,95 $)

Michel Tremblay délaisse momentanément ses *Chroniques du Plateau Mont-Royal* pour convier le lecteur à un roman intimiste brodé « d'amours » singulières et intenses. Jean-Marc, professeur de cégep de trente-neuf ans, rencontre, dans un bar gai de Montréal, Mathieu, aspirant comédien, vingt-huit ans, divorcé et père d'un enfant de quatre ans, Sébastien. Ce dernier soulève d'ailleurs bien des remous et des interrogations dans l'entourage. Pour Jean-Marc, l'arrivée impromptue d'un enfant bouscule ses vieilles habitudes de célibataire, que la relation adulte/enfant terrorise. Par contre, il s'insurge, tout comme l'ex-femme de Mathieu, contre les ragots qui alimentent les préjugés dont celui qu'un enfant ne peut fréquenter un couple homosexuel sans avoir à subir, tôt ou tard, les assauts charnels. En proie à maints tiraillements, Jean-Marc recourt aux conseils éclairés de Mélène, sa voisine de palier qui vit depuis dix ans avec Jeanne. Bref, un monde de compromis où l'acceptable tente de faire battre une retraite des préjugés lourdement incrustés dans une société où la marginalité ne jouit que de répits devant les droits de la « normalité ». L'intensité d'écriture des *Chroniques* s'estompe ici pour paver la voie à une narration en dents de scie, dépourvue de ce fil conducteur qui accroche le lecteur du début jusqu'à la fin. Le début du roman, les considérations de l'auteur sur le ghetto gai de Montréal amènent des descriptions qui brisent le rythme et minent l'intérêt du lecteur. Cette inégalité dans la structure romanesque découle du point d'observation de l'auteur. Il délaisse un milieu qu'il connaît bien - les *Chroniques* - pour raconter une intimité qu'il cerne mieux encore, mais qu'il ne parvient pas à peindre avec autant d'efficacité. Cette intimité le touche de trop près, car de l'observateur qu'il était, l'auteur se retrouve acteur. D'où la difficulté qu'il éprouve à se distancier.

Denis CARRIER

mon mari le docteur
Daniel GAGNON
Leméac, Montréal, 1986, 82 p.

Une femme internée à l'asile et un psychiatre toxicomane forment un couple étrange et fascinant. Dans ce court récit, écrit sous forme de journal, la patiente, follement amoureuse de son mari le docteur, pousse un cri déchirant dont l'écho résonne longtemps entre les murs de sa cellule avant de parvenir jusqu'à nous. Elle parle de la détérioration de son mariage, de ses rapports sexuels et de l'amour qui auraient pu la sauver, des conditions de sa détention et des rêves qui comblent le vide de son existence. Cet appel à l'aide et à l'amour ne peut laisser indifférent. Sa relation avec le docteur est-elle réelle ou n'est-elle que le fruit de son imagination délirante? Cette femme a-t-elle vraiment tué son mari? Dans son délire, elle plaide sa cause devant une commission d'enquête et s'en prend au système asilaire et à tous ceux qui ont acheté le silence des fous: « Échangeriez-vous une seule journée dans votre monde pour une journée dans mon asile? » (p. 65) Tout au long de son témoignage, elle défend son amour avec une ferveur aveugle; l'obsession du crime et la lucidité s'entremêlent et sont présentes derrière chaque phrase, chaque mot mais, surtout, on ressent sa grande solitude.

L'écriture poétique et très sensible de Daniel Gagnon nous donne l'impression d'entendre une véritable voix de femme et nous introduit dans son univers intime teinté de folie et de détresse. Les images jaillissent comme un flot sous la plume de l'auteur; elles sont belles et efficaces. Même si, parfois, cette prose très dense peut dérouter le lecteur, ce bref récit (ou longue nouvelle) se lit d'un souffle et, après plusieurs lectures, on n'en finit pas d'apprécier sa grande qualité littéraire qui, chaque fois, renouvelle la folie et la passion de cette femme.

Jean GUAY

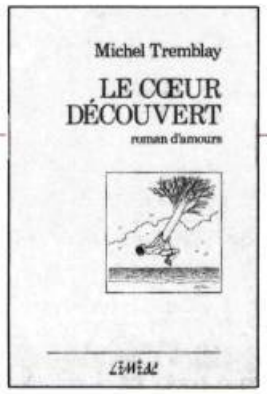
le souffle de l'harmattan
Sylvain TRUDEL
Quinze, Montréal, 1986, 140 p.

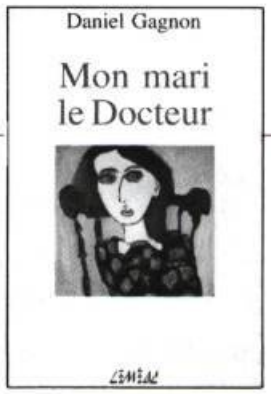
Habéké Axoum, Africain dans l'âme, citoyen canadien sur papier, et Hugues Francoeur, enfant abandonné dans un panier à provisions de supermarché, se rencontrent, se comprennent et se marient. Ensemble, ils condamnent l'hypocrisie et l'adultère (l'ère adulte), parce que « l'ère adulte annonce les glaciers et la fin des mammouths. Quand l'hiver et le froid sont dans la cour, c'est la panique et ils font oublier tous les pouvoirs » (p. 10) que possède naturellement l'enfant. Aussi, après avoir perdu leur amie Nathalie, ils vont partir à la recherche de l'Exil en emmenant avec eux Odile, qu'ils aiment. Cependant, l'Harmattan « qui est sec et qui souffle les sables du Sahara sur les terres de la culture » (p. 20), qui tue sans regarder, souffle d'abord sur Nathalie, puis sur Odile et enfin sur Habéké, laissant Hugues solitaire avec un orphelin dans les bras et des rêves brisés.

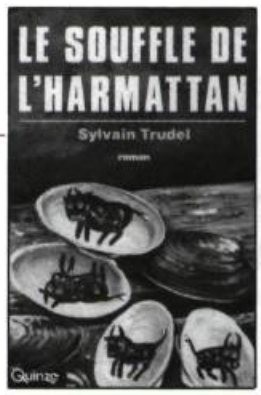
Récit bouleversant, plein de tendresse, de naïveté et d'innocence, le *Souffle de l'Harmattan*, à l'instar du Prix Goncourt 1975, la *Vie devant soi* de Romain Gary, nous fait voir le monde des adultes à travers les yeux d'un narrateur-enfant. Les lois habituelles deviennent injustes, le système des valeurs s'inverse et la seule réalité qui subsiste est celle que l'imagination s'invente. Devant ce premier roman de Sylvain Trudel, la critique se doit non seulement d'être élogieuse, mais de souligner la parution d'un petit chef-d'œuvre en son genre.

Hélène MARCOTTE

NOUVEAUTÉS







jérémie ou le bal des pupilles
Marc GENDRON
Quinze, Montréal, 1986, 193 p.

Le quatrième roman de Marc Gendron propose une série de « quatorze moments pédagogiques », accompagnés d'un « interlude en forme de ruche ». L'action se déroule à Montréal dans les années 1980, durant la session, au « Collège Immaculée-Conception » (p. 21).

Ce roman, où prolifèrent les épigraphes multilingues (20 en 4 pages), est en réalité un essai dénonçant la bêtise humaine dans le milieu collégial québécois. Les étudiants sont peu réceptifs, les cours passent souvent mal la rampe, le directeur général (le « dégé ») se fait remarquer par son administration véreuse, népotique et corrompue. Surtout, les professeurs sont, à quelques exceptions près, une bande de tarés, carriéristes et baiseurs, des « pédagogos» (p. 190); on couche, on découche, on fornique, on boit, on fume un « joint »... et on enseigne peu dans ce livre où les quatre premières lettres du titre de chacune des trois parties composent, en abrégé, le nom de la catégorie scolaire principalement prise à partie: « *Pro*fils », « *Pro*férules », « *Pro*fusions ». Vlan!, donc, pour « tous-toutes ces prof-e-s bardé-e-s de diplômes et armé-e-s d'innovations pédagogiques à en faire péter leurs bretelles et leur soutien-gorge qui pensent et vivent comme des pieds » (p. 45), vlan! pour ces « autruches aux ailes coupées embarquées sur un transatlantique en papier » (p. 114)!

Dans une langue drue, alerte, provocatrice, où les temps grammaticaux passés côtoient les présents et les futurs, où abondent également les mots bousculés, éclatés, audacieux, volontiers vulgaires, et où l'on compte aussi bon nombre de phrases inachevées, brusquement interrompues par aucune ponctuation, le récit se déroule au fil des commentaires satiriques ou des propos ironiques d'un narrateur enfiévré, désinvolte, outrancier, iconoclaste.

Ce point de vue mordant débouche, dans l'« Interlude » central, sur le cri du coeur de Jérémie, un professeur de philo désabusé qui ne sait plus quelles « frasques d'inspiration hétéraclite » [*sic*] inventer, ni à quelle « provocation par l'humour » se livrer pour « faciliter l'éveil philosophique » de ses étudiants (p. 64, 68). Le roman se termine sur une « profête » (p. 187) qui a toutes les allures d'une véritable orgie... prophétique!

Un livre à lire. Pour rire, bien sûr...

Jean-Guy HUDON

passions et terrorisme
Tatiana LAMARRE
Leméac, Montréal, 1986, 173 p.

S'étant lié d'amitié avec un professeur de sciences politiques de l'Université de Boston, un journaliste montréalais est amené à poursuivre des recherches à son sujet après avoir appris qu'il s'agit en fait d'un agent double. Son enquête prend rapidement une dimension internationale puisqu'elle le conduit aussi bien en France, en Italie et en Roumanie, qu'en Israël, en Suisse et en Allemagne. Ignorant tout des règles du monde de l'espionnage et du terrorisme, Dominique Sardou se montre, malgré son inexpérience, à la hauteur des événements. Il parviendra même à cerner le mystérieux Serge Tarase et subira à son tour la fascination de ce néfaste personnage.

Plutôt vraisemblable dans son ensemble, ce roman d'action présente pourtant certaines faiblesses. Parfois, des descriptions de caractère historique ou des informations d'ordre politique et économique paraissent mal intégrées à la trame et brisent le rythme de l'action, créant un malaise chez le lecteur. Il semble que la romancière, spécialiste de l'histoire de l'Europe, ait par moments éprouvé quelques difficultés à combler les lacunes d'un narrateur profane en ce domaine.

Jeanne TURCOTTE

« Bibliothèque du Nouveau Monde »
4 vols.: **Un homme et son peche.** (Grignon), **la Scouine** (Laberge), **Relations** (Cartier), **Chroniques** (Buies)
PUM, Montréal, 1986.

Les quatre premiers volumes de la prestigieuse collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » viennent de paraître aux Presses de l'Université de Montréal. Cette collection que l'on attendait avec anxiété doit rassembler, en éditions critiques, les textes fondamentaux (?) -d'aucuns ont parlé de classiques - de la littérature québécoise. Je ne comprends toujours pas, après tout ce temps, pourquoi on a préféré, par exemple, les *Contes vrais* de Pamphile Lemay aux « Contes » de Louis Fréchette, les *Demi-civilisés* à *Bonheur d'occasion* ou à *Menaud, maître-draveur*... Dirigé par Jean-Louis Major, Roméo Arbour et Laurent Mailhot, ce projet de recherche ambitieux, connu aussi sous le nom de « Corpus d'éditions critiques » a bénéficié d'importantes subventions et pour la recherche et pour la publication. On s'étonne donc du prix élevé de ces quatre publications: 38 $ pour *la Scouine* d'Albert Laberge, 34 $ pour *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, 48 $ pour les *Relations* de Jacques Cartier et 60 $ pour le tome I des *Chroniques* d'Arthur Buies. Voilà des livres qui ne sont certes pas à la portée de toutes les bourses. C'est même un tantinet exagéré en dépit de la qualité de l'édition et de la présentation.

Car, il faut d'emblée le reconnaître, la présentation est somptueuse: pochette, boîtier, reliure, ruban, papier de qualité, voire (trop) luxueux... Les introductions sont substentielles: celle d'Antoine Sirois et d'Yvette Francoli pour *Un homme et son péché*, celle de Paul Wyczynski, sur *la Scouine*... Quelques erreurs se sont toutefois glissées ici et là, dans les notes infrapaginales surtout et dans les citations. Le texte de base, la dernière édition de l'oeuvre du vivant de l'auteur, est savamment annoté, d'une façon claire et précise. C'est discret aussi. Les bibliographies sont à peu près complètes. Il y manque parfois quelques références au *DOLQ* et on s'étonne que Sirois et Francoli oublient de remercier l'équipe du *DOLQ* qui leur a rendu pourtant de précieux services.

Voilà certes une collection dont il faut s'enorgueillir. Mais à quel prix!

Aurélien BOIVIN

théâtre

titanic
Jean-Pierre RONFARD
Leméac, Montréal, 1986, 120 p.

Le *Titanic* de Jean-Pierre Ronfard nous emporte bien au-delà de la catastrophe historique, jusqu'aux frontières incertaines du mythe, lieu d'investissement des rêves les plus démesurés. Le nom même de ce géant des mers, fils d'Ouranos (Ciel) et de Gaia (Terre), condensé métonymique de notre civilisation du progrès et sommet performant de la technologie moderne, en déterminait la classe et le programme narratif.

Sur cette mer délirante au temps éclaté, convergent librement, dans une étonnante chorégraphie, des héros plus grands que nature: Isadora Duncan, Sarah Bernhardt, Adolf Hitler, Charlie Chaplin et une liste hétéroclite d'invités (les amoureux, le juif errant, la belle passagère..., sans compter les noms évoqués: Greta Garbo, mère Teresa, Al Capone) à laquelle chacun est convié d'ajouter son nom.

Dans le ventre de ce vaisseau fantôme insubmersible, « image et support » de nos phantasmes, « Éternel comme Dieu le Père lui-même et l'Empire britannique », tout un foisonnement thématique soumis à une dialectique grotowskienne de fascination/transgression, d'apologie/ironie: voyages vers ses espoirs et désirs d'amour, de gloire, de beauté, de pouvoir; caprices d'un destin aveugle; inéluctabilité de la mort.

Texte ludique aussi où tout est théâtre dans le théâtre: jeu de dés en trois séquences; double théâtralisation de ces idoles que furent entre autres Sarah Bernhardt et Adolf Hitler; citations d'Ariel dans *la Tempête* ou songe prémonitoire d'Athalie; Titanic défini comme « A stage for dancing ». Superbe épopée (à laquelle les diverses versions spectaculaires de Gilles Maheu et Lorne Brass rendaient brillamment justice) fragmentée en cours tableaux nous rappelant que la nuit apocalyptique du 14 avril 1912 se renouvelle à la mort de chacun, que tous les destins avortent, que notre flanc « appelle l'iceberg qui forge son couteau dans les cavernes glacées du Nord ».

Gilles GIRARD

la médée d'euripide
Marie CARDINAL
VLB éditeur, Montréal, 1986, 128 p. (10,95 $)

Marie Cardinal s'est lancée dans une belle aventure: faire une nouvelle traduction de la *Médée* d'Euripide. Dans l'avant-propos et dans une entrevue, elle explique ses trois buts: d'abord, « rendre au public ce qui appartient au public »: la pièce d'un auteur ridiculisé par ses contemporains parce qu'il était dérangeant et différent; enfin, « rendre aux femmes ce qui appartient aux femmes »: l'aspect féministe de *Médée*, oublié par la critique.

Le résultat est très convaincant. Comme le dit Marie Cardinal, sa traduction-adaptation reste très près de l'esprit d'Euripide, mais elle innove de deux façons: elle délaisse la métrique et évite le style des traductions précédentes, ces « textes ampoulés, poético-littéraires, profondément ennuyeux et auxquels le public en général ne comprend rien ». Comparez: « Mettrai-je le feu à la demeure nuptiale, ou leur plongerai-je à travers le foie un glaive acéré, en entrant à pas muets dans les appartements où est étendue leur couche? » (traduction de L. Méridier); « Je pourrai mettre le feu à leur palais et qu'ils grillent là-dedans comme des sauterelles. Je pourrais les poignarder pendant leur nuit d'amour, quand Jason se trémoussera comme un bouc sur sa donzelle » (traduction de M. Cardinal).

Faire découvrir une pièce un peu oubliée (elle a été jouée récemment au Théâtre du Nouveau-Monde) est déjà une bonne idée. Présenter cette *Médée* sous un éclairage moderne, par la clarté du style et par l'interprétation féministe, me semble séduisant et approprié. À lire, pour le plaisir du renouveau.

Pierre NADEAU

poésie

poèmes
Marie UGUAY
Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1986, 214 p.
poème I
Jacques BRAULT
Éditions du Noroît, la Table rase, Saint-Lambert, 1986, 244 p.

Les Éditions du Noroît ont produit deux rétrospectives importantes de la poésie québécoise: celle de Marie Uguay et celle de Jacques Brault. Dans le cas de Uguay, il s'agit de la réédition de *Signe et Rumeur* (1976) depuis longtemps épuisé, *l'Outre-vie* (1979) et d'*Autoportraits* (1982) auxquels l'éditeur a ajouté des poèmes inédits mais qui sont en fait des poèmes épars dans diverses revues. On peut lire à nouveau la même émotion intense, l'angoisse existentielle, l'espace et les lieux vécus avec une extrême sollicitude et l'amour comme partage renouvelé du quotidien.

Les *Poèmes I* de Jacques Brault reproduisent, à quelques variantes près et selon une mise en page parfois modifiée, les trois premiers recueils de celui qui, en novembre dernier, se voyait remettre le Prix Athanase-David: il s'agit de *Mémoire* (1965), *la Poésie ce matin* (1971) et *l'En dessous l'admirable* (1975). Il est heureux de réactiver ces textes et de les rendre à nouveau disponibles car les poèmes de Brault, même s'ils peuvent parfois paraître comme un témoignage d'une génération et d'une époque données, transcendent cette contrainte temporelle et nous plongent dans un plus large questionnement métaphysique, comme l'indique la quatrième couverture: « Nous sommes au monde, et le monde n'existe pas, sauf comme image. Chaque matin nous saluons notre naissance à l'impossible ». Deux livres de lecture essentielle.

Roger CHAMBERLAND

chambres
Louise DUPRÉ
les Éditions du Remue-ménage, 1986, 90 p.

Textes polymorphes « métamorphose oui le poème° s'il bouge gonfle vorace », telles sont les *Chambres* de Louise Dupré publiées aux Éditions du Remue-ménage. Sept « chambres » (caméra, antichambre, « tourist room », chambre en couleurs) comme autant de lieux-dits pour écrire l'amour, - un amour sans passion mais tout autant intense, - la présence du corps, - amant passé et volupté de l'instant, et prendre à rebours les grandes définitions de l'existence qui en assument la cohésion. Entre le paysage lyrique des chambres d'amour, de désir, celles du souvenir et de la réflexion sur ce qui est, l'écriture en prose de Louise Dupré circule dans un va-et-vient harmonieux où se dessine en filigrane une figure de vivante: amoureuse.

Roger CHAMBERLAND

installations/fictions
en collaboration
NBJ, Montréal, 1986, [n.p.]

À l'initiative de Gilles Daigneault et Denise Desautels, vingt-trois artistes ont été jumelés à autant d'écrivains à qui on a demandé d'« occuper » l'équivalent de six pages de revue. Si pour certains le résultat est intéressant, parce qu'ils ont réussi une coexistence où l'un et l'autre, texte et travail graphique, se répondent tout en gardant leur autonomie respective, d'autres, au contraire, n'ont pas su produire quelque chose de pertinent ou ont même refusé la contrainte du lieu, de l'espace. De cet ensemble, on retiendra entre autres le duo Raymonde April et Élise Turcotte, Anne-Marie Alonzo et Denise Dumas, Jean-Yves Collette et Ariane Thézé, France Théorêt et Betty Goodwin, Denise Desautels et Monique Régimbald-Zeiber, Pierre Ayot et Lucie Ménard. Dans ces fragments, l'écriture s'abandonne au jeu de l'organisation graphique à travers dessins, collage, montage...; à cet égard, la présentation matérielle du recueil est remarquable: variations de papiers, de caractères typographiques, pages pliées, séquences couleurs. Un album intéressant qui renvoie aux travaux de la revue *Inter* dont chaque numéro, depuis déjà trois ans, fait large emploi de ce travail sur la matérialité de la page et questionne le rôle de l'écriture dans l'installation et la performance.

Roger CHAMBERLAND

contes

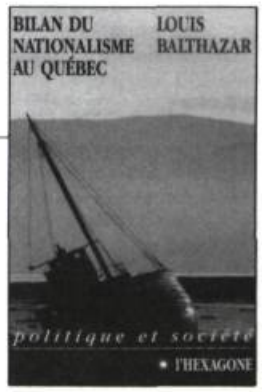
l'envoleur de chevaux et autres contes
Marie José THÉRIAULT
Boréal, Montréal, 1986, 174 p.

Si vous aimez vous évader du réel en vous laissant séduire par les jeux d'une écriture souveraine, lisez le dernier recueil de Marie José Thériault qui rassemble vingt contes dont la plupart ont déjà été publiés ou diffusés antérieurement sous une forme ou sous une autre. Elle ajoute toutefois trois nouveaux récits, dont « le Cordier de Syracuse », « l'Envoleur de chevaux » et « les Maisons murmures ». Ces deux derniers sont un ravissement de lecture avec plusieurs autres tels « Anna Méloé », « Lucrèce », « Le Livre de Mafteh Haller », « le Fil d'Archal », « l'Alcyon de Carnac », « le Rameau d'or » ou « le Trente et unième oiseau ».

Simplement énumérer ces titres, c'est déjà pénétrer un univers onirique où règne le dépaysement; c'est se laisser envoûter par la magie d'un verbe aux résonances exotiques, mythiques ou antiques. La lecture des contes nous fait basculer dans un monde qui se moque de toutes les lois, y compris celles des genres. Les récits relèvent à la fois du merveilleux, du fantastique, du macabre, de la légende ou de l'allégorie, mais ne se laissent jamais contenir tout à fait par ces frontières formelles, comme si l'auteure se faisait un malin plaisir d'échapper à toute classification. Si elle y réussit, grâce à l'étonnante virtuosité d'une écriture aux multiples rebondissements et dont la richesse du vocabulaire, la souplesse et le raffinement ravissent sans cesse, ce n'est pas sans créer un certain vertige. Mieux vaut l'étourdissement, même momentané, à l'engourdissement toujours mortel.

Maurice ÉMOND

NOUVEAUTÉS



essais

bilan du nationalisme au québec
Louis BALTHAZAR
l'Hexagone, Montréal, 1986, 212 p.

Le livre de notre collègue Louis Balthazar rompt avec la pratique du silence, ou presque, dans les milieux intellectuels depuis le Référendum de mai 1980. Nourri à des ouvrages de réflexion sur le sujet, le nationalisme - celui-ci différant en partie d'avec la « conscience nationale » comme la définit Miron - alimenté également à des traditions historiographiques, ancré dans une vision personnelle, ouverte et tolérante du monde, le livre de Balthazar remonte patiemment et de manière compétente à travers les problématiques de l'homme/femme canadien, canadien-français et québécois à travers deux siècles d'histoire. Comment le nationalisme d'un peuple parlant français et décodant ainsi le monde, sur un territoire fluctuant selon les époques, peuple catholique par trait culturel *ou par domination cléricale, comment ce* nationalisme-là a-t-il évolué allant de la modernité et de l'ouverture (le mouvement patriote étant vu en partie dans une optique historique où celui-ci a longtemps été incriminé) à la survie et à la fermeture (régime clérical réactionnaire séculaire) pour revenir, à travers la mutation des appellations, à un nationalisme se situant sur une nouvelle carte géographique post-coloniale? Le livre de Balthazar se lit bien, rend curieux et pousse à repenser l'histoire au-delà des ruptures qui cachent souvent la continuité. Il rappelle, dans sa dernière tranche, les acquis évidents d'un long combat historique, ce qui a de quoi rassurer les plus pessimistes. Il illustre enfin que rien n'est réglé de la question québécoise, le Canada restant toujours une entrave coloniale qui empêche d'affirmer, entre autres choses, les caractères français, laïque et distinct du peuple québécois en territoire saintlaurentien.

André GAULIN

claude gauvreau: la libération du regard
Roger CHAMBERLAND
Centre de recherche en littérature québécoise, Québec, Université Laval, 1986, 145 p. (Collection Essais, n° 5)

Ami de Paul-Émile Borduas et ardent défenseur de la manière automatiste, Claude Gauvreau s'adonne aussi à la poésie. Ce n'est qu'après sa mort que paraîtra toutefois l'ensemble de son œuvre où la poésie se taille, à n'en pas douter, une part fort appréciable. L'essai de Chamberland s'attaque tout particulièrement à percevoir le rôle que joue l'oeil dans la poésie gauvréenne.

L'approche phénoménologique retenue ici se veut comme une adaptation à cette espèce de déconstruction du langage inscrite dans les poèmes de cet auteur et permet par le fait même d'entrer plus avant dans la connaissance d'un monde où l'expérience visuelle englobe l'ensemble de la création. Divisée en deux grands chapitres, nous dirions plutôt parties, l'étude envisage dans un premier temps comment la faculté de voir nourrit le domaine de l'art, puis en arrive à analyser la portée décisive du regard chez ce poète. La deuxième section, en effet, scrute justement le thème de l'oeil et du langage dans les cinq recueils poétiques s'échelonnant sur une vingtaine d'années. *D'État mixte* aux *Jappements à la lune*, du langage débridé et méandreux des premiers textes aux cris presque envoûtants des derniers, le critique fait ressortir avec à-propos la période médiane plus intériorisée de celui pour qui l'écriture n'est pas seulement image de destruction et de dénonciation, mais aussi une façon d'arriver à une meilleure évaluation de l'existence.

Hermétique à souhait, l'œuvre poétique de Gauvreau a cependant été fouillée avec intelligence par l'analyste qui a su épouser la tendance du poète pour en faire jaillir le symbolisme attaché à l'oeil et du même coup cette sorte de libération qui le sous-tend. L'écriture toujours recherchée, sans être pour autant *empêtrée dans une terminologie trop rébar*bative, procure à l'ensemble de cette thèse une approche perspicace de la poésie de Gauvreau.

Yvon BELLEMARE

les pratiques culturelles des québécois. une autre image de nous-mêmes,
sous la direction de Jean-Paul BAILLARGEON
IQRC, Québec, 1986, 388 p.

Une équipe de quinze chercheurs a publié en 1984, à l'IQRC, *Stastistiques culturelles du Québec 1971-1982*. Le directeur de l'équipe, Jean-Paul Baillargeon, a ensuite invité d'autres spécialistes, praticiens ou professeurs, à prendre le relais des recherches menées par le premier collectif, soit les Christine Eddie (radio et télévision), Marise Thivierge (théâtre, danse, loisirs), M.-J. des Rivières (livres, journaux, archives) et Louise Dallaire (démographie, éducation). Il s'agissait, cette fois, de rédiger un recueil d'essais ayant pour base les données rassemblées, compilées et présentées dans le recueil de statistiques.

Tout comme l'ouvrage sur lequel il s'appuie, *les Pratiques culturelles des Québécois. Une autre image de nous-mêmes* « a (aussi) le mérite de réunir [...] des activités qu'on avait jusque-là tenues pour séparées telles la radio *et la musique, la télévision et la danse, la* presse et le théâtre, les arts et les loisirs » (p. 47). Mettant de la chair et de l'histoire autour des chiffres, et complétant, au besoin, certaines données par des statistiques plus spécialisées, les auteurs font le point sur la situation de la culture québécoise depuis quinze ans, dans un style très accessible. On y étudie l'évolution de l'édition littéraire au Québec (Maurice Lemire), le caractère industriel de la presse écrite (Roger de la Garde et Claude Martin), l'émergence récente de l'archivistique (Marcel Caya) et on y retrace brièvement l'histoire du théâtre québécois (Guy Beaulne). Certains articles sont, avec raison, provocateurs. Luc Noppen évoque un patrimoine « banalisé », Denys Morisset déplore la fabrication d'un « art officiel », Iro Tembeck parle avec émotion de la difficulté de vivre des danseurs et Réal La Rochelle démontre les contradictions des politiques sur le cinéma. Chiffres à l'appui, Robert Leroux confirme l'importance de plus en plus grande des produits étrangers en musique populaire tandis que Laurent Duval nous surprend en observant la décadence de la musique religieuse depuis Vatican II. L'écoute de la radio (Elzéar Lavoie) et la production d'émissions télévisées (Hélène Cantin) font également l'objet d'analyses passablement fouillées. Sont enfin traités le tourisme, le sport et les activités de loisirs. Un livre qui intéressera autant le lecteur curieux que le spécialiste.

Marie-José DES RIVIÈRES

c'était l'hiver
Jean PROVENCHER
Boréal, Montréal, 1986, 278 p.

Depuis 1980, au rythme d'un livre par deux ans, Jean Provencher a fait œuvre d'historien de la vie quotidienne en établissant, en chaque saison, les paramètres de « La vie traditionnelle rurale dans la vallée du Saint-Laurent ». Fort agréables, superbement illustrés et tissés à même une documentation écrite et vécue, les livres de Provencher se lisent agréablement. Ils finissent par redonner la trame du tissu quotidien historique et de l'évolution industrielle qui va marquer, au XIXe siècle en particulier, les mutations profondes de la vie traditionnelle d'Ancien régime. À ce titre, *C'était l'hiver*, dernier de la série, dans les teintes du noir et du bleu, nous rappelle que parmi les hivers les plus neigeux du monde, avec le Kamohatka de Sibérie orientale, et fort longs (de 16 à 18 semaines pour les régions de Québec et de Charlevoix, soit près d'un mois et demi de plus qu'à Montréal), l'hiver québécois a marqué le rythme existentiel, en son rituel précis, du pays québécois. De l'hiver sortent surtout les traditions artisanales, menuiserie, boucherie, quincaillerie, confection des vêtements, chapellerie, cordonnerie, fabrication de l'étoffe, longue préparation des céréales. L'hiver, c'est *encore, malgré des travaux incessants dont* plusieurs se font par corvée, le temps des rassemblements et des festivités. Les routes gelées, chemin du roi ou rivière, sont plus belles que jamais. Jusqu'à Québec surtout, le fleuve cesse de diviser. C'est le temps des transports, de la chasse, de la pêche, des veillées et des mariages. Et déjà au XIXe siècle, la vie de chantier va venir ouvrir l'espace réel et imaginaire. Sous toute cette vie, traditionnelle puis bouleversée par les inventions, lampes à l'huile, vapeur... les anciennes fêtes païennes du temps ne sont jamais loin malgré les rites chrétiens: solstice d'hiver, Chandeleur. Ainsi donc, toute une longue saison, la plus longue de beaucoup, autour de la lumière mesurée, mais rouge ou rose, grise ou bleue sur la neige. Avec, au bout, un printemps obus. Un très beau livre de mémoire qui accède à la poésie et fait redécouvrir une saison trop mal aimée, qui nous a fait une âme triste et festoyeuse.

André GAULIN

l'italie: le philosophe et le gendarme
Actes du colloque de Montréal (UQAM - 16 et 17 nov. 1984)
publiés par M.-B. TAHON et A. CORTEN
VLB éditeur, Montréal, 1986, 275 p.

Impossible de résumer la richesse de vingt-deux communications diversifiées couvrant les aspects politiques et syndicaux mais aussi historiques, culturels et philosophiques de la contestation protéiforme qui se situe dans la mouvance de la gauche marxiste.

Le gendarme, c'est le capitalisme et son insatiable appétit de profit. Le philosophe, lui, est vu plutôt comme « un Pinocchio non repenti et qui a la pudeur de ne pas croire qu'il est innocent » (p. 13). L'Italie, avec son « courant opéraïste », occupe une position centrale et singulière dans un processus en fait mondial et qui intéresse toutes les classes ouvrières.

On trouvera d'ailleurs cinq contributions qui concernent la « précarisation du travail et les nouvelles pratiques alternatives au Québec » et un bel article où Georges A. Lebel, comme en écho à l'ouvrage remarquable de Thomas R. Berger, *Liberté fragile* (HMH, 1985), montre comment le concept de « la sécurité nationale met la loi hors la loi » (p. 261) au Canada.

De même Harry Cleaver résume l'offensive du « reaganisme » contre la classe ouvrière des U.S.A. tandis que Félix Guattari dépeint de façon magistrale le tableau inquiétant de la régression continue des libertés en Europe.

Impossible aussi de résumer les multiples aspects de « l'opéraïsme » italien et de ses ramifications internationales. Jean-Marc Piotte et Yann Moulier en évoquent les sources et la problématique tandis qu'en en dressant le bilan et en s'interrogeant sur son actualité Sergio Bologna distingue dans ce phénomène de masse trois formes fondamentales: politique, culturelle et institutionnelle.

S'inspirant du marxisme radical de Mario Tronti marquant les revues *Quaderni Rossi* et *Classe operaia*, de la pensée d'Antonio Negri qui renoue aussi avec un marxisme-léninisme révolutionnaire, parfois parallèle à celui d'Althusser, ce courant de pensée à la recherche de pratiques efficaces et nouvelles représente aussi un puissant appel à l'imagination politique et syndicale, cette imagination qui manque cruellement du côté des institutions démocratiques traditionnelles.

C'est pourquoi - une fois admis les partis pris idéologiques et les visées polémiques - la lecture de ce livre peut aider puissamment à comprendre le présent et, peut-être, à penser l'avenir.

Marcel VOISIN

la littérature selon barthes
Vincent JOUVE
les Éditions de Minuit, [Paris], 1986, 106 p.
roland barthes, roman
Philippe ROGER
Bernard Grasset, Paris, 1986, 354 p.

À quelques mois d'intervalle paraissent deux études d'ensemble sur l'œuvre et la pensée de Roland Barthes; l'un et l'autre sont motivés par le même désir de rompre le silence qui dure depuis cinq ans et entoure ce grand penseur. Deux ouvrages qui, d'emblée, divergent par leur volume, 106 contre 354 pages, mais également qui utilisent des angles d'approche totalement différents.

Dans la collection « Arguments » des Éditions de Minuit, Vincent Jouve fait paraître *La littérature selon Barthes*, comme on dit l'évangile selon Matthieu. Le point de vue ici est entièrement synthétique et porte exclusivement sur la « littérature », soit: comment la définir? Peut-être est-elle le véhicule d'un signifiant spécifique? Quel sens peut-elle avoir? Et quel effet produit-elle? L'intelligence du propos de Jouve tient à la rigueur et à la profonde expertise qu'il a faite des divers écrits de Barthes. Pour l'une ou l'autre question qu'il formule, il montre chez Barthes le raffinement conceptuel développé à partir d'un éclectisme théorique pris à même la linguistique, la sociologie, la psychanalyse et la sémiologie. Malgré le fait que l'on ait reproché à Barthes « de formuler une idée pour s'en désintéresser » (Todorov), Jouve renverse ce reproche et prouve qu'au contraire l'oeuvre de Barthes est un objet complet, progressif, évoluant au gré de la société intellectuelle qui la supporte.

Tout autre est le projet de Philippe Roger qui, avec son *Roland Barthes, roman*, comme son titre l'indique, juxtapose l'homme et les idées, les faits et la pensée. L'aspect proprement humain domine et tend parfois à substituer à la démarche analytique la tentation de la défense et du panégyrique. Malgré tout, l'essai de Philippe Roger retrace l'itinéraire intellectuel d'un « maître à penser » tout en tenant compte du contexte humain où il s'est développé; Roger analyse chaque essai de Barthes, confronte ses divers points de vue pour mieux en montrer la singularité et le raffinement au cours des années.

Deux ouvrages qui peuvent très bien devenir des « indispensables compagnons de toute lecture de Barthes ».

Roger CHAMBERLAND

pédagogie

l'école, les écoles, mon école
Gérald LEBLANC
Institut québécois de la recherche sur la culture, Québec, 1986, 109 p. (Coll. Diagnostic, n° 3)

Un ouvrage qui jette un regard lucide et tranquille sur l'école secondaire québécoise, voilà une denrée rare par les temps qui courent! C'est ce tour de force que réussit Gérald Leblanc. Il nous trace d'abord un panorama de l'école, celle qu'il a connue enfant, celles où il a enseigné et les écoles découlant de la révolution tranquille. Ceci dans le but de démontrer la complexité de cet univers que l'on a trop souvent tendance à simplifier. Voilà pourquoi il parle des écoles, et non de l'école, résultat de 25 ans de batailles plus ou moins stériles sur les plans politique, syndical, idéologique... comme si l'enfant n'était pas partie prenante de l'école.

Gérald Leblanc nous fait grâce de grandes démonstrations savantes. Il préfère donner amicalement la parole aux principaux témoins qui agissent dans le milieu: enseignants, directeurs, fonctionnaires ainsi que les observateurs neutres qui nous parlent de leur vision de l'école. Bilan? Oui l'école est malade. Quoi faire alors se demande l'auteur. Doit-on se laisser impressionner par les alarmeurs publics qui font sonner le « tocsin apocalyptique de la faillite de nos écoles »? Le danger est grand alors que les forces conservatrices s'emparent de l'école et freinent son évolution. Gérald Leblanc incite fortement les agents du monde de l'éducation à résister aux pressions extérieures et à corriger les lacunes de l'école d'ici de l'intérieur.

À cause de la lucidité de son diagnostic, ce petit livre de Gérald Leblanc vaut son pesant d'or. Son propos pondéré nous incite à retrousser nos manches et à espérer un jour pas si lointain où l'on entonnera avec lui: « Ma chère école, c'est à ton tour de te laisser parler d'amour... » Nous aurons alors compris qu'une attitude souvent pessimiste et défaitiste ne mène nulle part. Et qu'il faut plutôt miser sur une « ardeur contagieuse » avec tout ce que ça implique.

Denis AUBIN

le jeu de la bibliothèque
D'après une idée d'Hélène CHARBONNEAU, Conception et illustration de Darcia Labrosse
Asted, Montréal, 1986.

Le but de ce jeu est d'offrir aux enfants du primaire un panorama complet des nombreux services des bibliothèques de jeunesse. Il se joue à deux ou à plusieurs, sur un grand carton de 73 cases plaisamment illustrées représentant une visite de la bibliothèque, avec ses livres (albums, B.D., romans d'aventures, romans policiers, contes, documentaires), ses revues, ses affiches, son audiothèque, sa ludothèque. On y évoque des activités telles que l'heure du conte, on y donne des conseils sur le soin à apporter aux livres, sur le silence à respecter, sur la recherche d'un document à partir de la cote.

De case en case, on suit la rouquine Lucie, qui conduit son frérot, le petit Robert, à travers les dédales de la bibliothèque où celui-ci veut se documenter sur les vampires. Suivant le principe du jeu des échelles et des serpents, des crayons tantôt souriants tantôt grimaçants font monter ou descendre les jeunes bibliophiles jusqu'à la case finale; le gagnant est celui qui l'atteint le premier. L'humour transparaît constamment: vieille chouette lisant sur les astres de la nuit, Babar déguisé en Sherlock Holmes, rats de bibliothèque, vampire sortant d'un fichier.

On peut se procurer *le Jeu de la bibliothèque* au coût de 2,00 $ (pour couvrir les frais de poste) auprès de l'Asted, au 7243, rue Saint-Denis, Montréal, Qué., H2R 2E3, (514) 271-3349.

Monique LEBRUN

le jeu du dictionnaire
Corporation Brain, Beloeil, 1984-1985

Ce jeu éducatif permet de s'amuser en groupe (de 3 à 8 joueurs) en rédigeant la définition la plus adéquate possible pour un mot donné. Il comporte essentiellement un tableau de jeu cartonné, 86 cartes, sur lesquelles sont inscrites diverses lettres de l'alphabet assorties de points à gagner, des pions et un dictionnaire de poche Larousse. Le tableau de jeu est divisé en six sections: départ, imaginatif(ve), cultivé(e), intellectuel(le), érudit(e), génie. Le gagnant, le « génie », est celui qui, passant par ces diverses étapes, réussit à accumuler 40 points.

C'est le détenteur du dictionnaire, désigné par le hasard, qui tire la carte sur laquelle on a inscrit une ou deux lettres: il se base sur celles-ci pour choisir le mot dans le dictionnaire. Les autres joueurs inscrivent leur propre définition du mot, en l'inventant parfois. Le détenteur du dictionnaire lit à haute voix toutes les définitions. On passe ensuite au vote. On accorde des points pour la définition du dictionnaire et pour l'épellation correcte du mot. De plus, chaque vote pour une définition particulière fait gagner des points à l'auteur de cette définition. Le premier joueur à atteindre 40 points doit passer un test de définition posé par les autres joueurs: s'il le réussit, il est déclaré gagnant, sinon, il rétrograde.

Tel qu'il est présenté, le jeu comporte 25 règles: on peut les compliquer ou les simplifier à loisir, suivant les capacités ou le nombre de joueurs. Le principe du *Jeu du dictionnaire* est simple et efficace: il permet de préciser l'orthographe en enrichissant le vocabulaire et en faisant preuve de créativité. Il offre un complément intéressant au Scrabble et aux mots croisés en « socialisant » l'apprentissage du lexique.

Monique LEBRUN

le jeu de la dictée
Victor SORIN
Hatier, Paris, 1986, 128 p. (Coll. Loisirs et Jeux)

La collection comprend des titres sur le bridge, les dames... Alors pourquoi pas sur la dictée? C'est ainsi qu'on se retrouve devant une « orthographe-divertissement... et qui réhabilite notre héritage culturel » (*sic*) en même temps! En pleine période d'innovation pédagogique: quelle coïncidence!

Cinquante dictées donc, y compris celles de Mérimée et de Thimonnier, dont le degré de difficulté est indiqué par des stylos (de un à cinq) et qu'on peut utiliser comme jeux de société. On le fait en France depuis plus de deux ans déjà, à la télé, dans les journaux... et c'est Bernard Pivot qui proclame les champions!

Comme jeu de société, la dictée peut bien supplanter le *Monopoly*, n'est-ce pas? Mais à quoi pourra-t-on jouer à l'école dorénavant? Pauvres professeurs! Encore obligés de se torturer les méninges...

Jean-Claude GAGNON

journal

du sommet d'un arbre. journal.
Yves BEAUCHEMIN
Québec/Amérique, Montréal, 1986, 139 p.

Encore plus une riche suite d'instantanés qu'un journal intime de type traditionnel, *Du sommet d'un arbre* d'Yves Beauchemin, auteur du best-seller *le Matou*, est divisé en quatre parties. Alors que les deux premières présentent l'enfant dans son Abitibi natale ainsi que l'arrivée de l'adolescent à Joliette puis à Montréal, les deux derniers chapitres montrent l'écrivain durant deux brèves périodes de sa vie: le printemps 1983 et l'hiver 1985. Ces quatre textes furent écrits pour être lus lors de diverses émissions de la radio FM de la Société Radio-Canada entre 1979 et 1985.

Ces moments de la vie de Beauchemin sont empreints d'une simplicité et d'une sensibilité telles que le lecteur ne peut faire autrement que suivre l'auteur dans le fil de ses récits. On y découvre un homme qui aime profondément son pays, sa région natale, sa ville d'adoption, sa langue, sa famille et qui se laisse aller avec une sérénité rare à ses deux principales passions: la musique post-romantique (comme auditeur) et la littérature (comme lecteur et comme écrivain). À souligner quelques passages qui comptent parmi les plus belles pages de défense de la langue française toujours menacée au Québec, ainsi qu'une mise en garde particulièrement éclairée contre les visées subversives des francophobes d'Alliance Québec.

Guy CHAMPAGNE

revue

cahiers de théâtre jeu
« La critique théâtrale dans tous ses états »
n° 40 (3e trimestre 1986), 296 p.

Abordé par *le* critique pour *la* critique, le dernier numéro de la revue *Jeu* devient une affaire très délicate. Mais comme tout le monde, auteurs ou commentateurs, en prend pour son rhume dans la soixantaine d'articles du numéro, et ne se gêne pas pour envoyer promener gentiment ou crûment son/sa collègue, aussi bien se sentir à l'aise et dire tout de go que l'on se serait attendu à mieux de la part de certains praticiens du jeu et de l'écriture dramatique. Leur dégoût de la critique leur fait dire quelques enfantillages. Catherine Bégin, par exemple, affirme candidement que « le fait même de la critique théâtrale, sa raison d'être, sa pertinence sont choses imperméables à mon entendement ou à ma sensibilité ». Et, après en avoir appelé de la nécessité absolue de l'émotion en art dramatique, elle soutient sans ambages que « le matique, elle soutient sans ambages que « le style reportage suffirait amplement ». Quelle sorte de société sommes-nous donc pour craindre à ce point l'esprit critique? Mais heureusement, sur une soixantaine de collaborateurs, de nombreux esprits se montrent plus rigoureux dans l'expression de leurs humeurs. Chose étrange, certaines des questions les plus pertinentes sont posées par les critiques qui ne font plus de critique théâtrale; ils affirment d'ailleurs presque tous ne plus aller au théâtre. Certains vont même jusqu'à contester la pertinence sociale de l'activité théâtrale. Du côté des chercheurs, la manne est substantielle: des enquêtes statistiques sur les opinions des amateurs de théâtre en ce qui concerne la critique (et qui détermine son importance très relative dans la vie socio-culturelle), des résultats de recherche sur la pratique du théâtre et de la critique à la fin du XIXe siècle au Québec, des entretiens, des portraits de critiques de notre préhistoire et aussi des textes mordants de gens qui ont de toute évidence compris que la critique est une activité absolument nécessaire à la qualité même de la pratique de l'art dramatique. Le numéro 40 de *Jeu*, qui fête par la même occasion son dixième anniversaire, prend la mesure de la vie théâtrale au Québec et prouve hors de tout doute qu'il en existe une qui est, de surcroît, fort active. *Jeu* y est sûrement pour quelque chose. À lire absolument pour entendre ce concert de voix tantôt concordantes, tantôt discordantes, et saisir le pouls actuel du Québec dans le domaine de l'art dramatique.

Michel LORD

dictionnaires

dictionnaire du cinéma
sous la direction de Jean-Loup PASSEK
Larousse, Paris, 1986, 888 p.

Les cinéphiles de plus en plus nombreux trouveront dans ce dictionnaire, oeuvre internationale et encyclopédique, un instrument en quelque sorte essentiel. Un genre de vademecum domestique qui comporte la fiche technique de 2 000 films des cinématographies les plus connues, la française, l'italienne, l'allemande, l'étatsunienne... jusqu'aux plus jeunes dont les africaines, les latino-américaines, la québécoise (identifiée dans la canadienne! Toujours la langue française enclavée hors de France). Ouvrage impressionnant avec plus de cinquante collaborateurs et 4 700 articles. On y trouvera autant des renseignements sur des films classiques - et certains, moins réussis mais représentant de la préhension du monde de certaines époques - que des renseignements bibliographiques internationaux, des renseignements sur des acteurs/actrices (avec entrées) et des actants de l'industrie cinématographique. L'ouvrage comporte encore un lexique précieux de termes techniques et une soixantaine de pages de très belles illustrations. Bref, un dictionnaire impressionnant, précieux, rassembleur de données éparses et justificateur d'un art qui a pris la part du lion dans notre emploi du temps consacré à la culture au sens le plus anthropologique. Jean-Loup Passek (assisté de Michel Ciment, Claude Michel Cluny et Jean-Pierre Frouard) a voulu pour le spectateur, « voyageur immobile », une boussole et une cartographie, le cinéma étant devenu un vaste univers qui comprend ses pays, avec de grands axes et l'invitation aux détours. Bon voyage avec Larousse!.

André GAULIN

chroniques de l'humanité
sous la direction d'Anik BLAISE et Robert MAILLARD
Larousse, Paris, 1986, 1 279 p. (95,00 $)

Deuxième ouvrage de la série « Chronique » (après *Chroniques du XXe siècle*), *Chroniques de l'humanité* constitue à n'en pas douter l'un des plus beaux livres parus en 1986. Pensez donc: un volume de près de 1 300 pages comprenant plus de 3 500 illustrations couleur et présentant l'évolution de l'humanité depuis l'apparition du premier primate supérieur capable de se tenir debout (il y a 4 millions d'années) jusqu'à la catastrophe de Tchernobyl, le 28 avril 1986. L'ouvrage, préparé par une pléthore de spécialistes et de collaborateurs prestigieux, repose sur une idée fort simple, - mais encore fallait-il y penser, - « qui consiste, par le biais de la chronologie, à replacer dans un contexte aux dimensions de la planète l'ensemble des événements et des hommes qui ont façonné l'histoire » (Avant-propos). La chronologie des événements (ou des personnages) qui ont profondément marqué l'histoire de l'humanité apparaît sur deux colonnes, dans la page de gauche. Les deux autres colonnes de cette page et les quatre de la page de droite développent au présent, dans de courts textes (d'environ 250 mots), soignés et précis, les principaux événements et présentent les personnages marquants qui ont fait l'histoire. On peut certes contester telle ou telle inclusion, telle ou telle exclusion, mais on ne peut désapprouver cette manière nouvelle de faire l'histoire, non pas comme le simple récit du passé mais comme une actualité qui se déroule sous les yeux des utilisateurs. Professeurs, étudiants, élèves et tous les amateurs d'histoire y trouveront leur profit. L'ouvrage est enrichi de l'histoire succincte de quelque 130 pays - il y manque le Québec - et d'un atlas fort utile. Toutes les bibliothèques scolaires et publiques se doivent de mettre un livre d'une telle richesse à la disposition de leurs usagers.

Aurélien BOIVIN